LE MYTHIQUE ET LE MONO-MYTHIQUE : LES REPRÉSENTATIONS DE LA SÉRIE DE HOCKEY CANADA-URSS 1972

Dr. Don Morrow est professeur titulaire à l'École de kinésiologie, Faculté des sciences de la santé à Western University Canada, à London en Ontario. Son enseignement et ses recherches en kinésiologie incluent l'analyse narrative critique, la littérature de sport, en particulier la fiction, les méthodes, les tendances et les enjeux de l'histoire du sport, et l'exercice, le sport, la santé et le corps dans la culture occidentale. Il est membre de la American Academy of Kinesiology and Physical Education.

RÉSUMÉ

Je crois que l'imagination est plus forte que la connaissance -
Que le mythe est plus puissant que l'histoire.
Je crois que les rêves sont plus puissants que les faits -
Que l'espoir triomphe toujours sur l'expérience -
Le credo de Robert Fulghum et son Credo du conteur[1]

Ce qui me fascine dans la Série du siècle 72, historique, célèbre et légendaire, est le dernier adjectif – légendaire. Elle a été et est toujours légendaire, épique, extraordinaire, remarquable, impressionnante et exceptionnelle – elle était nominalement un sommet connotant, un pinacle, un zénith – ce à bien des égards, et certainement dans la manière dont elle s'est déroulée et dans la façon dont on s'en souvient. En fait, si la série avait été mise en scène – et elle l'a été par la suite – l'histoire n'aurait pas pu être mieux élaborée. Pour les Canadiens de plus de quarante ans, ce fut un moment déterminant de leur génération. Tout comme Fulghum, je crois aussi que le mythe peut être plus puissant que l'histoire, et même que le mythe est essentiel à l'écriture de notre passé. Par mythe, je ne veux pas dire que l'histoire est fausse ou surnaturelle; j'utilise plutôt le mythe comme un concept qui invoque l'idée d'une histoire de signification, quelque chose qui informe notre sens de qui nous sommes en tant que culture, un ensemble de vérités sur – dans ce cas-ci – les Canadiens.[2] Ce que je veux explorer et partager dans ce texte est la notion de mythe reliée à la Série, laquelle nous regardons à travers la lentille de la représentativité. Qu'est-ce qui rend cette série de parties de hockey mythique? Il existe un mythe, un modèle et un récit récurrent, qui ont commencé au cours de la Série et qui ont trouvé un écho retentissant dans les quarante années qui ont suivi les événements réels. L'argument présenté ici est que la Série a encapsulé un verticille d'éléments profondément consacrés qui ont coagulé dans la fabrication de la Série en mythe, que ce soit à juste titre ou non. Il se peut que la nostalgie ait consacré le sens de la Série hors de toute proportion avec sa réalité. Néanmoins, nous continuons de célébrer l'événement, à en faire le tour, et à le vénérer et l'adorer. Si le hockey est notre drame canadien, la Série du siècle 72 est, à tout le moins, un spin-off de série mythique[3] regorgeant de récits et de richesse narrative, de discours, de *dramatis personae*, d'archétypes, de représentations et d'analyses vidéo, d'une voix et de plusieurs voix, d'une quête héroïque, de textes recréés et de textualité – en bref, une cascade d'éléments qui rendent le mythe de la Série plus puissant que l'histoire.

LA MISE EN SCÈNE DE 1972

Tous les récits et tous les drames ont besoin d'un établissement, d'un temps et d'un lieu pour faire place à la théâtralité. Les événements organisationnels qui ont conduit à la Série artificielle ne sont pas pertinents à ce texte. Cependant, certains points importants concernant la plate-forme du hockey sont appropriés et pertinents à la mise en scène de 1972. Hollywood a produit deux films à succès cette année-là : *Deliverance*, avec Burt Reynolds et John Voight, et *Le Parrain* de Mario Puzo, avec Marlon Brando, Al Pacino et Robert Duvall, parmi beaucoup d'autres 'stars'. Les deux films étaient de grands récits et les deux étaient des « histoires à succès » qui ont

été littéralement projetées sur nos imaginations dans les mois précédant la Série. Le refrain du duel de banjos dans *Deliverance* a été lyriquement ancré dans nos esprits, tout comme la fascination pour un parrain tout-puissant et sans scrupules qui pouvait faire des offres que personne ne pouvait refuser.[4] Le thème de délivrance (pas le film) est devenu le refrain canadien tacite lorsque la nation a réalisé qu'Équipe Canada avait perdu trois parties, en avait terminé une à égalité, et avait remporté une victoire après la 5ème partie à Moscou. Et le « Don » du thriller de Puzo est devenu l'Aigle (The Eagle, Alan Eagleson) par toutes ses machinations manipulatrices[5] durant le suspense de la Série.

L'année 1972 elle-même a été une année d'intrigue – c'était avant le sida, avant l'angoisse des baby-boomers, et c'était une année remplie de conflits et d'atrocités telles que le scandale du Watergate, la longue guerre du Vietnam, le génocide contre les Hutus burundais, les soulèvements et les morts en Irlande du Nord, les inondations, les ouragans, et le massacre de Munich pendant les Jeux olympiques d'été, ce dernier événement survenu en même temps que la 6e partie de la Série. Dans l'ensemble, les pays occidentaux vivaient dans une peur abjecte, souvent tacite de « la bombe », le grand 'si' de la guerre nucléaire. Même si Richard Nixon et Leonid Brejnev avaient signé le traité de Salt I en mai, le spectre de la bombe se dessinait dans l'inconscient collectif mondial. Le fait d'organiser une série de hockey dans le tourbillon des événements de 1972 a créé un récit nouveau et parallèle qui reflétait nos peurs et a fourni une arène ou des arènes littérales dans lesquelles l'histoire du hockey pouvait se dérouler. Le Canada, une nation de valeurs et d'attributs perçus, comme le fait d'être polis, gardiens de la paix, apologétiques, non-américains, bilingues et inventeurs du hockey, était opposé à la machine rouge, aux communistes, et aux terreurs présumées redoutables mais inconnues que nous « savions » tous se cachaient derrière le *Rideau de fer*. Cette métaphore vive créée par Churchill après la Seconde Guerre mondiale a inculqué une conception froide d'une barrière imperméable entre les manières de vivre et les idéologies politiques à l'Ouest et à l'Est de l'Europe. À certains égards, la Série est devenue une sorte de répétition ou d'encapsulation de l'idée du bien contre le mal, du Canada-le-bien contre l'URSS-le-mal. En termes fabuleux – et les fables nourrissent l'imagination de l'homme à tous les âges – nous avons eu droit à une version hivernale du conte de Blanche-Neige et les sept nains. Le Canada était la Blanche-Neige anthropomorphique, pure et immaculée, tandis que la sorcière maléfique vivait clairement derrière le rideau de fer, avec une apparence à la Raspoutine et souffrant de folie présumée, facilement reflétée sur le visage menaçant de chaque joueur soviétique casqué de rouge. Les « nains » de la série qui ont servi Blanche-Neige-Canada : Eagleson l'escroc, Dryden l'intellectuel, Esposito le fanfaron et la victime, Ferguson le vulgaire, Cournoyer le timide, Sinden le radin, et Henderson le héros.[6]

LE SCRIPT

À bien des égards, la mise en scène de la Série était un ensemble impair – ou mieux encore, pair – de huit parties au total, quatre à être jouées dans différentes villes canadiennes et quatre à Moscou au célèbre Palais de glace Luzhniki (quel meilleur endroit pour vivre un conte de fées ou une fable qu'un palais). Le script, en bref :

Au Canada :

Partie/ Scène	Date	Titre	Canada	URSS
1	2 sept	Nous avons perdu!	3	7
2	4 sept	Rédemption	4	1
3	6 sept	La victoire qui s'est échappée	4	4
4	8 sept	Le Canada hué	4	5

À Moscou :

Partie/ Scène	Date	Titre	Canada	URSS
5	22 sept	Enterrés à Moscou	4	5
6	24 sept	Le cinglement	3	2
7	26 sept	Le Canada force la tenue d'une 8e partie	4	3
8	28 sept	Henderson a compté pour le Canada	6	5

Pour ceux d'entre nous qui ont vécu 1972 et à partir de la montagne de descriptions et de comptes rendus écrits longtemps après les événements, nous nous sommes sentis alors et avons entendu depuis que tout avait été mis en scène pour une grande célébration du Canada. Avant qu'Eagleson ne conspire avec la LNH pour interdire la participation de Bobby Hull, qui était à l'époque le joueur modèle de l'Association mondiale de hockey, j'avais souri et dit à mes amis et parents que le tir de Hull à lui seul allait à la fois terrifier, détruire, et maîtriser les Soviétiques. En fait, il y avait un certain air de « bobby-isme » dans la Série même. Par exemple, Bobby Orr, sans doute le joueur dominant de la LNH – et nettement Canadien de par ses racines à Parry Sound, en Ontario – n'a pas pu jouer à cause de ses problèmes de blessures au genou. L'Américain Bobby Fischer avait battu Boris Spassky pour le titre de champion du monde d'échecs à Reykjavik moins d'un mois avant le début de la Série ; pour une raison quelconque, probablement à voir avec l'aura de la guerre froide de l'époque, cet événement d'échecs et son résultat avait été

largement suivi dans les médias occidentaux. Et le joueur d'Équipe Canada, Bobby Clarke, le maître sculpteur des « Broad Street Bullies » de Philadelphie, un autre nain archétypal, était prêt à jouer son rôle particulier dans la Série. C'était comme si « bobby » était dans l'arène et dans les médias autant que la certitude de la victoire semblait être à l'esprit des 100 millions de téléspectateurs de la Partie 1 dans le monde.

Lorsque nous avons perdu 7-3 dans la première partie, c'était comme si le script attendu, pré-écrit, pré-ordonné devait être réécrit. La défaite a été perçue par les médias et, par extension, la nation canadienne comme la catastrophe du siècle, un choc aux proportions gargantuesques, une humiliation de hockey. C'est devenu le moment des alibis et des oui-mais – mais, bien sûr, Bobby Orr et Bobby Hull ne jouaient pas, nos meilleurs n'étaient même pas là! La rhétorique des journalistes sportifs critiquait tout ce qui était considéré comme « mauvais » de la Série alors que le récit semblait prendre forme dans la réinvention de la signification après la défaite. La partie 2, perçue par les médias canadiens à ce moment et depuis comme *LA* partie de la Série, très probablement en raison de notre victoire décisive, a été précédée par un banquet rempli de discours sur l'hospitalité canadienne. Juxtaposées à la partie qui s'ensuit dans laquelle Cashman a « travaillé les coins » et les joueurs soviétiques se sont plaint du « travail de bâton » des Canadiens, les platitudes de la convivialité sonnaient creux et le récit semblait se salir de par le comportement des casseurs qui présageait des tactiques encore plus contestables, contraires à l'éthique et dangeureuses.

Pour la partie 3 à Winnipeg, le spectre de la décision d'interdire la participation de Bobby Hull – les Jets de Winnipeg étaient son équipe de l'AMH – a surgit dans les médias par l'entremise d'épithètes ingénieux comme, « à la Russie de Hull » et le refrain du « bobby-isme » a redoublé son importance perçue dans ces circonstances historiques. Précédant la joute des Prairies, l'auditoire présent dans l'aréna a été invité à observer 30 secondes de silence en l'honneur des victimes du massacre de Munich. Le respect était sincère et l'impact involontaire mais bien réel de la révérence n'avait qu'accru la tension dramatique de la Série. Et, comme pour souligner cette tension, l'observation du silence était une tranche du sandwich de la partie qui a été complété par un résultat de 4-4 ainsi que par la représentation ultérieure de la signification de la partie par l'entraîneur Sinden, qui avait plaisanté, « Quelqu'un a dit qu'une partie nulle [dans le sport] est aussi excitante que d'embrasser sa sœur. Eh bien, les dix dernières minutes de la partie de hockey de ce soir ressemblaient à Raquel Welch pour moi. »[7]

Presque chaque scène, et donc chaque scénario, comporte au moins un monologue et, dans le script de cette Série, Phil Esposito a prononcé son discours aux Canadiens à la télévision nationale après la défaite d'Équipe Canada à la partie 4. En partie et en abrégé, il a exhorté,

> *Pour les gens du Canada, nous avons essayé. Nous avons donné le meilleur de nous. Pour les gens qui nous ont hués, bon sang, chacun d'entre nous sommes vraiment découragés... Nous sommes déçus et désillusionnés. Nous ne pouvons croire la mauvaise presse que nous recevons, les huées que nous recevons dans notre propre bâtiment... Je suis complètement déçu. Je ne peux pas le croire... Chacun d'entre nous – les 35 gars – nous sommes venus parce que nous aimons notre pays. Pas pour aucune autre raison. Nous sommes venus parce que nous aimons le Canada.*[8]

Au-delà des implications héroïques du discours d'Esposito, ce qui est intéressant pour la machine mythique qu'est la série 72 est la comparaison de ce qui est maintenant connu sous le nom de la tirade d'Esposito avec l'appel du roi Henri V – bien que pas un monologue – à ses troupes[9] à St-Crépin avant la bataille d'Azincourt dans la pièce *King Henry V* de Shakespeare. Bien que le discours d'Esposito était loin d'être aussi élégant que l'oraison du personnage shakespearien, le fait est que l'association des deux discours souligne combien le récit de la Série a été joué, littéralement et au figuré, et représenté dans des événements tels que celui-ci, même au point de percevoir des parallèles aux formes les plus élevées de l'art dramatique.

LA QUÊTE HÉROÏQUE ET LE MONO-MYTHE

Dans *The Hero with a Thousand Faces*[10], le mythologue Joseph Campbell a décrit un modèle de base de la quête du héros, modèle qui est au cœur de beaucoup, sinon la plupart des récits. En premier lieu, le héros quitte son domicile, rencontre des « forces fabuleuses » dans un nouveau pays dans la deuxième étape, et dans la troisième phase il retourne à son domicile pour redonner ce qu'il / elle a appris ou acquis au cours de l'aventure héroïque. Dans la Série, les héros de l'équipe canadienne, bien que cabossés et sous-estimés lors des quatre premières parties, se rendent à Moscou et connaissent encore une autre défaite par les « forces » du CCCP dans la partie 5. Comme chaque bon drame a son refrain, 2700 partisans canadiens

ont scandé, 'da da Canada, niet niet Soviet'[11] à la partie 5 dans le Palais, dans un effort de groupe pour encourager les joueurs. Dans la partie 6, le script du 'Cinglement' a piqué la bulle héroïque lorsque Bobby Clarke a vicieusement cinglé la jambe du joueur étoile soviétique Valery Kharlamov (certains disaient que c'était le meilleur joueur de la Série) le rendant, par euphémisme, « inefficace après coup ». L'entraîneur adjoint d'Équipe Canada, John Ferguson a dit plus tard, tout simplement, que l'attaque « était nécessaire. » Brett Kashmere a représenté très brillamment l'incident dans son court vidéo de 2006, *Valery's Ankle* (la cheville de Valery).[12] L'incident s'est produit derrière le jeu et hors-caméra et donc à l'abris des téléspectateurs. L'indignation soviétique était bruyante, comme elle l'aurait dû être. J'ai regardé la partie et même après celle-ci, je n'avais pas eu conscience de l'événement. Nous en avons entendu parler dans les nouvelles et sa signification a malheureusement été éclipsée par le résultat de 3-2 en faveur du Canada. De toute évidence, c'était un acte non-héroïque, mais dans la mythologie, tel que noté par Kashmere, le cinglement suscite encore le dégoût du public et une gratitude discrète dans la psyché canadienne. C'était une brûlure miasmatique, un subterfuge qui s'est passé dans l'arrière-jeu, une atteinte au dragon soviétique par le maître sculpteur, enflammé par la ferveur de son entraîneur pour une victoire à tout prix.

En débutant la 8e partie, le script de la Super Série semblait incroyable. Quelles étaient les chances qu'une série de huit parties – comment une équipe peut-elle « gagner » une série de huit parties – puisse se résoudre à un tel paroxysme? Chaque équipe avait gagné trois parties et en avait terminé une à égalité; l'issue de la huitième partie allait déterminer l'issue de la Série. On estime que pas moins des deux tiers de la population du Canada a regardé ou écouté la partie 8, un vaste public pour ce théâtre du sport. Il n'aurait pas pu y avoir plus d'accumulation d'incertitude (la condition *sine qua non* de tous les sports), d'anxiété et d'excitation, le tout atteignant son apogée lorsque la Voix du hockey, Foster Hewitt, a crié : « Henderson a compté pour le Canada. » L'exclamation de Hewitt peut être considérée comme le 'coup entendu autour du monde'[13] du Canada, étant donné que les Canadiens sont perçus comme discrets et silencieux comparés aux Américains et à leur vénération pour le baseball. Pour le mythique et l'héroïque, Équipe Canada a réussi la quête paradigmatique de Campbell dans une sorte d'étreinte publique et médiatique de « notre » équipe, pour ensuite passer à la disgrâce et au déni de l'étreinte nationale, pour retourner finalement, après la partie 8, à « notre équipe ». Équipe Canada a terminé son voyage de retour héroïque, « vainqueur » et étreinte par 80 000 partisans au square Nathan Phillips, dans le centre-ville de Toronto. La Série était et continue d'être caractérisée comme le moment sportif et culturel emblématique du Canada. Le célèbre écrivain sportif Dick Beddoes a épanché son importance dans le quotidien national du Canada, *The Globe and Mail* :

> *Dans l'histoire du Canada, nous avons eu la crise du FLQ en 1970, la prise de la crête de Vimy en 1917, et nous avons eu Jour de la Victoire en 1945. Le Jour de la Victoire et la célébration en 1972 ont été les plus grandes que ce pays a connu.*

Les livres au sujet de la Série ont abondé : *27 Days in September*; *Face Off at the Summit*; *Hockey Night in Moscow*; *The Days Canada Stood Still*; *Hockey Showdown*; et *Shooting for Glory* sont quelques-uns des récits les plus acclamés qui racontent, répètent, et peut-être même réifient les événements de la Série 72. Sur ce dernier point, la Série n'était pas abstraite et rendue tangible, comme le terme 'réifier' le suggère. Cependant, aucun autre événement, certainement pas une manifestation sportive, n'a été porté à de telles proportions hagiographiques comme le fut la Série du siècle. La représentation sans doute la plus réaliste des événements est le film de style documentaire de la CBC, Canada Russia 72. Tourné à Fredericton, au Nouveau-Brunswick, il apparaît comme réaliste, poignant, bien documenté, et ponctué de récits hors-glace qui semblent niveler l'impact et l'importance de la série quelques 34 ans après les faits. La caractérisation, la périodisation et la musique (comme la chanson « Signs » de Five Man Electrical Band jouée après la reconstitution de la Partie 1) servent tous l'œuvre cinématographique de belle manière. Et pourtant, aussi réaliste que ce film l'est et aussi précises que les évaluations textuelles et scientifiques de la série peuvent l'être, le récit proprement dit, ainsi que l'ensemble de ses représentations mythiques et mono-mythiques, soulignent la puissance du mythe et l'abondance de sous-mythes, de significations et de récits de l'histoire culturelle du Canada et de l'histoire du hockey.

NOTES

[1] Robert Fulghum, *All I Really Need to Know I Learned in Kindergarten: Uncommon Thoughts on Common Things* (New York: Ballantine Books, 1988), viii-ix, italiques ajoutées. [traduction libre] Fulghum propose que ce credo provient de sa licence de conteur. Sur son site officiel d'auteur, ce credo se trouve sur la page d'accueil ; tous deux se terminent par deux autres phrases : « Que le rire est le seul remède à la douleur / Et je crois que l'amour est plus fort que la mort ». http://robertfulghum.com/index.php/fulghumweb/credo/, accédé le 26 novembre 2012.

[2] Je suis pleinement conscient que le hockey lui-même est rempli de mythes liés à notre culture ; les mythes émanent des débats sur la naissance légitime du hockey et du mythe de notre 'naturalisme heureux' hivernal. Ce texte est sélectif en examinant seulement les représentations du mythe de la Série de '72.

[3] J'utilise l'expression série mythique plutôt que l'expression mini-série. Cette Série était tout sauf mini en proportion, du moins en ce qui concerne les significations et les souvenirs qui s'y rattachent.

[4] La réplique exacte du film était : « *Je vais lui faire une offre qu'il ne peut refuser* », une réplique qui a été copiée de nombreuses fois dans les sketches, les routines de comédie, et d'autres films depuis son énonciation par Brando.

[5] Le rôle de leadership d'Eagleson dans l'Association des joueurs de la LNH pour élever les salaires des joueurs, ce qui a fait du joueur Bobby Orr le plus riche hockeyeur professionnel de tous les temps, et ses collusions avec les propriétaires de la LNH sont tous bien documentés. Son exposition éventuelle comme racketteur et escroc a rendu la connexion au « Don » encore plus à propos.

[6] L'idée de l'application de Blanche-Neige et des sept nains à la Série n'est pas la mienne dans son concept original. C'était une idée liée à la production du documentaire de la CBC, Canada Russia 72 en 2006. Mon intention ici n'est pas de faire une comparaison littérale, mais de montrer comment la Série en tant que récit était archétypale pour notre psyché collective.

[7] Harry Sinden, *Hockey Showdown: The Canada-Russia Hockey Series* (Toronto: Doubleday, 1972), mes parenthèses. Raquel Welch est une actrice américaine et sex-symbol ; le titre de son autobiographie publiée en 2010, *Raquel: Beyond the Cleavage*, est révélateur de sa renommée et de l'intention de la citation fournie par Sinden.

[8] Voir, par exemple, le clip vidéo de cette tirade sur Youtube au http://www.youtube.com/watch?v=xM5ihA3NBAo, accédé le 30 novembre 2012.

[9] Le discours peut être lu dans la pièce et, bien sûr, en ligne au http://www.gonderzone.org/Library/Knights/crispen.htm, accédé le 4 décembre 2012.

[10] Voir, Joseph Campbell, *The Hero with a Thousand Faces* (New York: New World Library, 2008, (publié originalement en 1949).

[11] L'intention, très probablement, était de mélanger les mots des deux langues, à coup sûr afin que les partisans soviétiques réalisent la raillerie de « oui, oui Canada, non, non Soviet ».

[12] *Valery's Ankle* par Brett Kashmere, Canada, 31 minutes, vidéo digital, couleur, 2006. Le texte de cette vidéo est disponible sur le site Web de Kashmere, http://www.brettkashmere.com/va_essay.htm, accédé le 3 décembre 2012.

[13] La référence est la réplique désormais célèbre tirée d'un poème de Ralph Waldo Emerson publié en 1837 sur la guerre d'Indépendance américaine et appliquée au coup de circuit (« coup ») de Bobby Thompson des Giants de New York lors de la série de 1951 de la Ligue nationale de baseball contre les Dodgers de Brooklyn.